

1

HISTOIRE DES OUTILS DE
LECTURE DU LIVRE

2

3

PARTIE

CHAPITRE 5

LES OUTILS DU LIVRE NAISSENT: DU IV^{ème} AU XII^{ème} SIECLE

C'est avec l'émergence du codex, remplaçant le rouleau, que peut commencer l'histoire des outils de lecture du livre aux environs du IV^{ème} siècle. Sans le codex, pas de pages. Sans celles-ci, aucune technique simple de renvois ne peut se mettre en place pour permettre au lecteur de trouver facilement et rapidement un passage précis.

Toutefois, dans un premier temps, cette question ne se pose pas. Le livre n'est que l'aide-mémoire d'un discours oral et sa structure est donc toute trouvée. Elle est calquée entièrement sur celle des techniques mnémoniques mises en place pour mémoriser un discours. L'autorité du texte écrit doit d'abord s'imposer pour que le livre puisse devenir un élément usuel puis indispensable.

L'existence de la page dans le codex révèle alors son importance. C'est dans ce berceau que peuvent naître les premiers embryons d'outils de lecture. Ce sont en fait de multiples divisions et repères qui apparaissent dans la page et commencent à la structurer.

Mais c'est principalement la forte influence du dogme chrétien qui suscite les outils de lecture modernes. Les premiers d'entre eux, les capitulations et les concordances, ont pour fonction de résumer l'ordre des textes évangélistes, dicté par Dieu et dont il faut se pénétrer. Puis la scolastique médiévale crée une nouvelle lecture plus fragmentaire et rapide, basée sur l'accès à divers passages de plusieurs ouvrages. La compréhension directe du texte et de son organisation devient alors une nouvelle fonction des outils de lecture.

L'Annexe 5.1 propose un tableau synoptique de l'évolution des outils de lecture durant cette période.

1. LE CODEX, PREMIERE STRUCTURATION MAJEURE

Bien que la date exacte de l'apparition du codex¹ ne fasse pas consensus, les historiens du livre sont d'accord sur le fait que cette organisation spatiale du document fut une énorme évolution, d'abord adoptée par des communautés chrétiennes (Chartier R., 1996, p. 33) puis généralisée au IV^{ème} siècle². L'importance de cette transformation et de ses conséquences positives pour le travail des érudits avait été remarquée à l'époque (Roberts C. H., 1954) et l'ensemble des historiens du livre d'aujourd'hui la confirment:

"L'innovation la plus importante de l'histoire de l'érudition biblique - et donc de l'histoire de tous les outils de recherche - ne fut pas une invention, mais une modification dans la présentation physique de l'ouvrage manuscrit: le passage du rouleau de l'Antiquité au codex, assemblage de feuilles ou de pages cousues. (...) L'adoption du codex, qui fut généralisé à la fin du IV^{ème} siècle, facilita grandement le travail des exégètes." (Mary A., 1989, pp. 95-96)

Le codex joua d'abord le rôle d'un lieu privilégié qui assure la pérennité du texte. La fragilité du codex de papyrus amène à supposer "qu'autre chose que des avantages techniques devait assurer au codex le privilège de prendre le pas sur le rouleau" (Johannot Y., 1994, p. 37). Il constitue en fait l'espace matériel nécessaire à la naissance des outils de lecture qui évoluent vers une forme stabilisée durant le Moyen Age et la Renaissance. Et aujourd'hui, nous ne pourrions plus penser à un livre sans ces outils.

"Le codex, ensemble de pages reliées, proche de ce que nous appelons maintenant un livre, était extrêmement commode. Il était plus maniable, plus durable, plus fourni, plus facile à ranger. Avec le codex allait apparaître une multitude d'informations utiles: page de titre, table des matières, pagination, index. Autant d'aides précieuses pour le lecteur désireux de vérifier un fait ou une citation." (Boorstin B., 1986, p. 520)

- Dans le codex, les feuilles de papier d'un document, jusqu'alors séparées, sont reliées et cousues et prennent la forme basique de nos livres actuels.
- Le codex constitue l'espace matériel nécessaire à la naissance des outils de

¹ L'Annexe 5.2 donne un résumé très bref sur les multiples supports d'écriture et sur l'arrivée du codex. Celui-ci est l'organisation du document où les feuilles de papier, jusqu'alors séparées, sont reliées et cousues et prennent la forme basique de nos livres actuels.

² "C'est la victoire du christianisme dans l'Empire, avec Constantin (entre 270/288 - 337) puis Théodose (v. 347 - 395) qui assura la victoire définitive du codex sur le rouleau. (...) Roberts a établi, en 1955, deux statistiques sur l'emploi du rouleau et du codex (de papyrus et de parchemin) pour les écrits grecs, païens et chrétiens d'Egypte. Le pourcentage des codex dans la littérature païenne passe de: 2,31% au II^{ème} siècle à 16,8% au III^{ème} siècle et à 73,95% au IV^{ème} siècle. Par contre sur 111 fragments de la Bible du II^{ème} au IV^{ème} siècle, 99 proviennent du codex." (Johannot Y., 1994, p. 33-34)

lecture.

2. LE LIVRE EST UN AIDE-MEMOIRE DU DISCOURS ORAL

2.1 Une seule structuration car un seul rôle

A l'origine et pendant des siècles, le livre ne fait que jouer le rôle d'aide-mémoire pour celui qui transmet le savoir oralement et son mode de structuration est calqué sur cette fonction (cf. Figure 1):

"Les textes de l'Antiquité étaient, pour une part très importante, écrits *per cola et commata*, c'est-à-dire que, prévu essentiellement pour être lu à haute voix, le texte était divisé en brèves séquences dont la longueur correspondait à peu près à un hexamètre qui constituait une unité de lecture sémantique et respiratoire." (Johannot Y., 1994, pp. 87-88)

Figure 1: Pages de *Image du Monde* de Gossuin de Metz, Paris, 1246

La structuration du texte écrit *per cola et commata* n'est abandonnée que pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne au profit des lignes de même longueur qui forment sur la page un rectangle ou, peu après, deux colonnes. Cette nouvelle organisation de la page du livre est utilisée durant une très longue période comme le montrent les deux pages ci-dessus extraites de la première encyclopédie française en langue vernaculaire (dialecte lorrain) qui date de 1246.

(© in Schaer R., 1996, p. 88 / Paris: BNF, Mss, Fr. 574)

En ce sens, la structuration du texte écrit ne différait donc pas de celle du discours oral puisqu'elle était le produit d'une période où le savoir était transmis par la parole. Le livre s'inscrit donc à cette époque parmi les outils de mémorisation et son contenu s'articule selon les méthodes de la seconde technologie intellectuelle suivant le développement du langage: la mnémonique, l'art de la mémoire³. Ong montre, par exemple, que les techniques des poètes épiques oraux sont basées notamment sur des formats oraux faciles à mémoriser (Ong W. J., 1982, p. 34) que Havelock résume de façon très explicite:

"The only possible verbal technology available to guarantee the preservation and fixity of transmission was that of the rhythmic word organised cunningly in verbal and metrical patterns which were unique enough to retain their shape." (Havelock E. A., 1963)

Dans ces poèmes épiques, tout est fait aussi pour rendre les choses vivantes dans l'esprit des auditeurs afin de parvenir à une meilleure mémorisation. La façon dont un discours est narré, accentué et mis en scène est crucial pour son succès. Si cela est toujours vrai aujourd'hui, l'importance de la forme du discours devait être bien plus grande lorsque celle-ci permettait tout à la fois de transmettre un savoir et de le mémoriser. Comme le dit Chaytor:

"The unlettered audience cannot be treated tenderly; points must be vigorously emphasised; statements must be repeated, variety of diction must be introduced. The story-teller will present his characters in person, in conversation with each other, and by change of voice, intonation and gesture will make them live in the minds of his hearers, he must be something of an actor as well as a narrator." (Chaytor H. J., 1945)

Au fur et à mesure, l'autorité du texte écrit est comprise: il devient autre chose qu'une simple aide-mémoire du discours oral. Le support matériel du document donne la possibilité de relire un texte tout à loisir sans avoir à le mémoriser au préalable. L'importance des formes poétique et narrative du texte, faciles à se rappeler oralement, s'estompe au profit du texte écrit, sous la forme de prose. Avec cette nouvelle forme, celui-ci peut jouer le rôle d'outil de mémorisation et exprimer d'autres types de discours (Havelock E. A., 1980, p. 96).

- Le livre a d'abord le rôle unique d'aide-mémoire du discours oral et son mode de structuration est calqué sur cette fonction.
- Cette structuration est basée sur les techniques mnémoniques qui emploient des formats oraux faciles à mémoriser (narrations et poèmes).

³ Il faut rappeler que, s'il peut être jugé aujourd'hui comme secondaire dans l'activité humaine, le rôle de l'Art de la mémoire fut primordial, jusqu'à l'invention de l'imprimerie, dans le quotidien des intellectuels tant le fait d'avoir une mémoire bien exercée était d'une importance capitale. Notre recherche portant sur les outils qui, au contraire, ont permis que cette fonction de la mémoire diminue grandement, nous n'entrons pas dans le détail de cette mnémotechnique analysée de façon approfondie dans le livre de référence qu'est *L'Art de la mémoire* de Francis Yates (Yates F., 1975).

- Lorsque l'autorité du texte écrit est comprise, il peut exprimer d'autres types de discours.

2.2 Le livre devient usuel et son rôle se diversifie

Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, la bataille entre l'écrit et l'oral et la primauté de la parole sur l'écrit continuent d'être bien réelles avant que le livre devienne un élément usuel puis indispensable.

(début du II^{ème} siècle) "Je ne pensais pas, dit Papias de Hiérapolis, que ce qu'on extrait des livres me fut aussi profitable que ce qui est livré par la voix vivante." (Johannot Y., 1994, p. 49)

Les travaux effectués sur les textes bibliques jouent certainement un rôle important dans cette bataille qui, finalement, impose l'écrit au détriment de l'oral. En effet, ils se trouvent intrinsèquement à la confluence de deux pressions antagonistes. D'une part, il ne peut être question de faire confiance à l'écrit car, par exemple, les scribes corrigent eux-mêmes, à leur manière et selon la pensée de leur époque, ce qui leur paraît être des contresens dans les textes qu'ils copient. D'autre part, les travaux de traduction de la Bible font prendre conscience de la polysémie des mots et de la fiabilité du mot écrit. Il dure et ne devrait pas varier.

"On a relevé 150 000 variantes dans le texte grec du Nouveau Testament; le texte que nous possédons de Sophocle date du X^{ème} siècle et de Xénophon du XII^{ème} siècle: que s'était-il passé au cours des quelques quinze siècles qui les séparent de leurs originaux?" (Johannot Y., 1994, p. 167)

Lorsque l'on parle du livre des premiers siècles de l'ère chrétienne, il va de soi que l'on parle d'abord de la Bible⁴. En effet, pour les chrétiens, elle représente le manuel de base, le livre où l'on apprend notamment à lire. La prédominance de la Bible sur tous les autres livres est liée à la vie scolaire et à ce que nous appelons aujourd'hui l'alphabétisation qui deviennent progressivement l'apanage des milieux monastiques, à mesure que les écoles publiques ferment leurs portes.

Néanmoins, cette importance de l'écrit et du livre, qui se transmet d'abord principalement pour une meilleure connaissance de la Bible⁵, s'étend ensuite par d'autres rôles confiés au livre. Il y a celui, tout aussi fondamental, de recueillir et de faire connaître les lois de la société humaine. On peut citer par

⁴ Nous parlons ici pour ce qui concerne la civilisation occidentale.

⁵ "Le IV^{ème} Concile de Tolède, en 633, décida qu'il serait remis à chaque prêtre rural, le jour de son ordination, un petit livre qu'il ne devait jamais quitter et qui, lors de sa mort, serait mis dans le cercueil, afin qu'ils (les prêtres) ne portent atteinte, par leur ignorance, aux divins sacrements car l'ignorance est la mère de toutes les erreurs. Et c'est bien pendant ces siècles que l'Eglise - et elle seule - encouragea l'alphabétisation comme un devoir moral pour le chrétien, afin de connaître et de comprendre les Saintes Ecritures." (Johannot Y., 1994, p. 91)

exemple le *Domesday Book*, recueil cadastral réalisé sur l'ordre de Guillaume le Conquérant, et terminé peu avant 1090, afin que chacun connût ses droits et n'empiétât pas sur ceux de son voisin (Dictionnaire encyclopédique, 1992, p. 2877). Ainsi, doucement, être un lettré, sachant lire et écrire, devient important, indépendant du fait de vouloir s'engager dans la carrière ecclésiastique et une possibilité de promotion sociale (Bechtel G., 1992, p. 102).

- Le livre c'est d'abord la Bible puis il transmet aussi d'autres savoirs.
- Savoir lire et écrire devient une possibilité de promotion sociale.

3. LA PAGE, UN BERCEAU POUR LES OUTILS DE LECTURE

3.1 La notion de page apparaît

<p><u>Figure 2:</u> Psautier, VI^{ème} siècle Cette page ne présente aucun élément structurant le texte de façon visible. (© Bibliothèque municipale de Lyon, Ms. 425, F. 30)</p>	<p><u>Figure 3:</u> Vie des saint Pères, VIII^{ème} siècle Cette autre page, ultérieure de deux siècles, n'en présente guère plus. (© in Bologna G., 1990, p. 65)</p>
---	---

La condition préalable nécessaire à la possibilité d'un quelconque outil de lecture est l'apparition de la notion de page. Comme indiqué précédemment, la première grande révolution de la forme d'un document est le passage du

volumen au codex. C'est dans celui-ci que la page va pouvoir s'établir, du fait même de sa forme. Néanmoins, c'est d'une évolution de la signification du terme *pagina*, utilisé pour les colonnes de texte du rouleau puis pour son côté écrit, que va naître, au V^{ème} siècle, le sens actuel du mot page pour le codex (Hamman A.-G., 1985, p. 47; Johannot Y., 1994, p. 56).

Ensuite, la mise en page connaît une très grande évolution. Elle apparaît d'abord comme très disparate car, semble-t-il, on ne lui prête guère d'attention. La lisibilité de la page, comparativement à celle de nos livres actuels, peut devenir très faible (cf. Figures 2, 3 et 4). Malgré certains précurseurs comme Cassiodore au VI^{ème} siècle qui attacha une grande importance à la formation des scribes pour une présentation claire des textes et à leur division en chapitres (Johannot Y., 1994, pp. 86-87), ce n'est que dans les livres du milieu du Moyen Age, que cette attention va exister et que la page va devenir beaucoup plus claire et, en même temps, s'uniformiser.

(XII^{ème} siècle) "A la période universitaire, la mise en page fait l'objet d'une attention plus grande. Le texte est souvent disposé sur deux colonnes étroites de manière à permettre à l'œil de saisir une ligne de texte d'un seul coup." (Gilmont J.-F., 1993, p. 34)

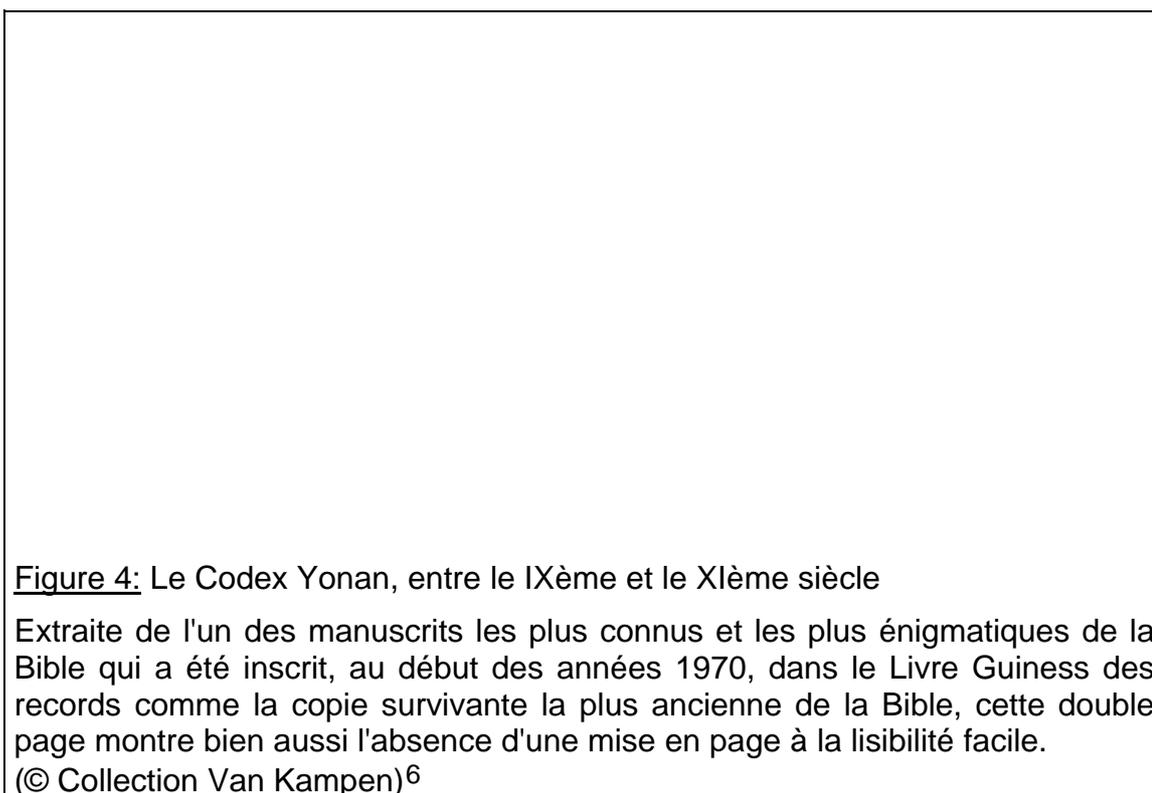


Figure 4: Le Codex Yonah, entre le IX^{ème} et le XI^{ème} siècle

Extraite de l'un des manuscrits les plus connus et les plus énigmatiques de la Bible qui a été inscrit, au début des années 1970, dans le Livre Guinness des records comme la copie survivante la plus ancienne de la Bible, cette double page montre bien aussi l'absence d'une mise en page à la lisibilité facile.

(© Collection Van Kampen)⁶

• La page est nécessaire pour la naissance des outils de lecture.

⁶ Collection Van Kampen, <http://www.Scriptorium.org/VanKampen/Codices.html>.

- On ne prête guère d'attention à la lisibilité de la page jusqu'au milieu du Moyen Age.

3.2 Une grande variété de divisions et de repères

Il semble bien que, très tôt, les scribes et les lettrés pensent à des divisions et à des repères servant à faciliter la lecture. Ils peuvent renseigner le lecteur sur le contenu d'une page (titre courant). Ils peuvent aussi résumer l'organisation globale des contenus du livre et permettre ainsi de localiser plus facilement un passage (capitulation).

"Dès l'Antiquité, les scribes ont tracé à la partie supérieure des pages un titre courant pour renseigner sur la nature du texte transcrit." (Vezin J., 1989, p. 42)

Figure 5: *Explicit* et *Incipit* dans le *Epitome latina novellarum Iustiniani* de Iulianus Antecessor, fin du VIII^{ème} siècle

On voit ici, sur la même page, un *explicit* précédant un *incipit*. C'est le passage, durant la copie, d'un rouleau à un autre.

(© in Bologna G., 1990, p. 64 / Milan, BT, Cod. 688)

(III^{ème} siècle) "En parcourant rapidement la capitulation le lecteur pouvait plus aisément localiser le passage qu'il cherchait. Ce système - la table détaillée et analytique des matières - est encore utilisée de nos

jours dans bien des ouvrages savants." (Mary A., 1989, p. 95)

Lorsque le codex remplace le rouleau, une autre organisation est également usitée: celle de la division en livres séparés par un *Explicit* et/ou un *Incipit* (cf. Figure 5). Cette division est cependant ambiguë. Les historiens du livre en parlent tout à la fois comme correspondant à la division que l'auteur imprime à son ouvrage et à la longueur d'un rouleau.

Dans le premier cas, il y a tout lieu de penser qu'elle montre l'enchaînement des idées exprimées dans le codex. Cette division correspondrait alors à une division en chapitres et serait un outil précédant la table des matières que nous connaissons aujourd'hui.

Figure 6: Initiale ornée dans le *Moralia in Job* de Saint Grégoire le Grand, X^{ème} siècle

La grande initiale Q (*Quorandam Mentis*) introduit le début du livre VII (*Incipit Liber VII*). On y voit Job, couché sur un lit entouré de deux petites figures de forme animale. Un quadrupède à longue queue complète la lettre. Notons que la liste précédant l'initiale pourrait bien être une rubrique. (© in Bologna G., 1990, p. 81 / Milan, BA, Ms. 41 inf.)

Dans le second cas, les différents livres d'un ouvrage reliés correspondent aux différents rouleaux recopiés successivement dans le codex (Hamman A.-G.,

1985, pp. 48-49). La division provient ici de la reproduction de plusieurs rouleaux en un seul codex et de la trace que l'on veut garder de cette origine. Mais, la longueur d'un rouleau étant arbitraire, nous voyons mal comment elle peut coïncider, pour chaque ouvrage, avec une division en chapitres, c'est-à-dire avec une organisation conceptuelle.

(413-426) "Dans la *Cité de Dieu* de Saint Augustin, par exemple, si le terme codex nomme le livre en tant qu'objet physique, le mot *liber* est employé pour marquer les divisions de l'œuvre, et ce, en gardant la mémoire de l'ancienne forme puisque le "livre", devenu ici unité du discours (*La Cité de Dieu* en comprend 22), correspond à la quantité de texte que pouvait contenir un rouleau." (Chartier R., 1996, p. 34)

Nous devinons donc combien la recherche d'un passage à l'intérieur d'un manuscrit devait soulever des problèmes particuliers. En effet, et c'est ce que nous voulons montrer ici, cette période se caractérise par le fait que la mise en page du manuscrit avait des formes multiples puisqu'il ne s'agissait pas d'un produit standardisé comme l'imprimé.

De nombreuses solutions complexes, souvent fort ingénieuses mais non uniformisées ni généralisées, ont été mises au point, notamment dans les milieux universitaires. Hormis celles que nous avons citées ci-dessus (les titres courants, la capitulation, l'*incipit* et l'*explicit*), il faut encore signaler les initiales ornées, utilisées pour indiquer les divisions d'un texte dès le début du VI^{ème} siècle et qui deviennent alternativement bleu et rouge dès la fin du XI^{ème} siècle (cf. Figure 6).

Il y a aussi les initiales de taille différente, les têtes de chapitres en rouge, les indications des paragraphes, les renvois, les noms des auteurs cités, les systèmes de numérotation par feuillet à partir du XII^{ème} siècle, les signatures dès le VII^{ème} siècle, les réclames qui sont généralisées au XII^{ème} siècle (liées directement à la fabrication du volume), des systèmes de numérotations par feuillets et par colonnes à partir du XII^{ème} siècle et les rubriques qui sont des titres écrits à l'encre rouge (Vezin J., 1989, pp. 39-42).

- La page du livre comporte très tôt une foison de divisions et de repères pour permettre de localiser plus facilement un passage particulier.
- La mise en page des manuscrits et leurs divisions revêtent des formes multiples et non uniformisées.

3.3 La séparation des mots

Tout comme il fallait que la notion de page s'établisse pour que les outils de lecture puissent se mettre en place, il fallait conjointement que les mots du texte soient séparés pour que cette mise en place puisse devenir effective. Rappelons en effet, que, initialement, les mots sont écrits les uns à la suite des

autres sans séparation aucune⁷ (cf. Figure 3). La séparation des mots est d'autant plus importante qu'elle permet une lecture silencieuse et visuelle, et donc plus rapide. Elle est d'abord restreinte aux monastères, entre les VII^{ème} et XI^{ème} siècles, puis gagne le monde des écoles et des universités au XII^{ème} siècle. C'est une des mutations fondamentales de la lecture puisqu'elle rend possible l'accès à plus de textes et à des textes plus complexes⁸ (Chartier R., 1996, pp. 29-30).

"Pour l'historien du livre, le XII^{ème} siècle est un siècle de grande consolidation de l'écriture en mots séparés qui, adoptée dans les îles britanniques au VII^{ème} siècle, est devenue chose générale au XI^{ème} en France, en Lorraine et en Allemagne." (Cavallo G., 1997, p. 148)

Cet accès possible à des textes plus complexes provient notamment du fait que la séparation des mots permet également au lecteur de devoir moins solliciter sa mémoire pour comprendre le sens du texte lu.

"Là où le lecteur de l'Antiquité devait se fier à sa mémoire orale pour retenir une série ambiguë de sons, étape préalable à la construction du sens, le lecteur scolastique convertissait rapidement les signes en mots et les groupes de mots en sens, après quoi il pouvait se permettre d'oublier rapidement le détail des mots et leur ordre. La mémoire servait désormais surtout à retenir le sens général d'une proposition, d'une phrase, d'un paragraphe." (Cavallo G., 1997, p. 157)

- La séparation des mots apparaît au VII^{ème} siècle et se généralise au XI^{ème}.
- Elle est d'autant plus importante qu'elle permet une lecture silencieuse et visuelle, plus rapide, qui rend possible l'accès à des textes plus complexes.

3.4 Une organisation particulière, la page glosée

L'une des bases de l'enseignement médiéval est le commentaire de texte et la glose⁹ qui ont pour but une véritable compréhension de l'ouvrage. Dans le domaine biblique, le grand produit des écoles du XII^{ème} siècle est le développement des commentaires à adjoindre aux Ecritures. C'est la *Glossa Ordinaria* qui instaure l'idée d'une collaboration entre l'auteur et le commentateur au lieu d'un asservissement du commentateur à l'auteur (Céard

⁷ Sans doute la non séparation des mots provient-elle du rôle initial du texte: celui d'aide-mémoire d'un discours oral.

⁸ Gilmont ne voit pas la transformation radicale, rendue possible par la séparation des mots, agir avant les XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Sans doute inclût-il ici dans sa réflexion, la généralisation de la lecture silencieuse à un "vaste" public. "La séparation des mots n'a pas touché la lecture, qui reste orale jusqu'aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle. Dans l'Antiquité et pendant une grande partie du Moyen Age, le livre n'est qu'un aide-mémoire et non un moyen de communication. C'est en la restituant par la parole, qu'on prend connaissance avec la pensée de l'auteur." (Gilmont J.-F., 1993, p. 39)

⁹ On trouve un bref résumé historique sur la glose dans l'ouvrage *L'épopée du livre* de A.-G. Hamman aux pages 122-123.

J., 1996, pp. 164-165).

(Xème siècle) "L'enseignement conçu comme un dialogue entre maître et disciple, se concrétise dans une note en marge ou entre les lignes d'un texte d'auteurs. Le processus du savoir c'est le commentaire, ou le commentaire d'un commentaire. Comme le disait Cassiodore, *liberalis* (arts libéraux) vient de *liber*, *legere textum* est à la fois le but et le moyen de l'enseignement." (Garin E., 1968, p. 53)

Figure 7: Glose marginale et interlinéaire dans un parchemin du XIIIème siècle

Dans cette page, extraite de l'ouvrage *Infortiatum cum glosa accursiana* de Justinien dont le titre lui-même précise qu'il comporte une glose, on distingue le texte commenté au centre de la page et entouré d'un commentaire marginal qui l'encadre complètement tout en étant aussi distingué par une écriture plus petite que celle du texte. Entre les lignes du texte, un commentaire interlinéaire meuble de façon très anarchique certains des espaces libres, entre les lignes du texte ainsi qu'à l'extérieur du commentaire en marge.

(© in Bologna G., 1990, p. 113 / Turin, BN, Ms. E. I. 8)

L'importance que revêt la glose lui adjoint son corollaire dans le livre, à savoir la composition de la page glosée. En effet, si la glose devient le principal moyen de consignation et de transmission de la pensée, il est évident que le livre devait subir une transformation considérable dans un premier temps pour faire

place au commentaire, et dans un deuxième temps pour le mettre en valeur.

Ces commentaires pouvaient être transcrits dans un volume particulier, ce qui est souvent le cas lorsqu'ils sont d'une grande envergure. Toutefois, dès la basse Antiquité, les scribes ont souvent transcrit ces commentaires ou de brèves explications entre les lignes du texte, ou dans les marges. Ce sont les gloses interlinéaires et marginales dont on trouve de très anciens exemples remontant au V^{ème} ou VI^{ème} siècle (cf. Figure 7).

"La composition de la glose passa par plusieurs phases. On commença par lui réserver une ou plusieurs colonnes, placées à côtés du texte biblique ou le flanquant de part et d'autre. Puis, la glose finit par dominer la page, avec deux colonnes de commentaire faisant pour ainsi dire irruption dans le texte biblique écrit en lettres plus grosses. Ce stade se caractérise par l'apparition de techniques importantes pour la localisation d'un sujet donné, comme par exemple le fait de porter dans la marge le nom des personnages cités." (Mary A., 1989, p. 99)

- Une des bases de l'enseignement médiéval est le commentaire de textes, la glose.
- L'importance que revêt la glose lui adjoint son corollaire dans le livre, à savoir la composition de la page glosée qui devient une des organisations typiques de la page au Moyen Age.

4. DES OUTILS DE LECTURE POUR MONTRER L'ORDRE DIVIN

4.1 Ecrire sous la dictée de Dieu

Avec le livre, on recherche une fiabilité du contenu, c'est-à-dire un accès à la Parole de Dieu. On veut reconnaître les récits des apôtres comme inspirés, c'est-à-dire transcrits par leurs auteurs sous la dictée de Dieu, comme le sont les Tables de la Loi. La Bible précise en effet que ces Tables, remises à Moïse pour qu'il les transmette à son peuple, sont écrites du doigt de Dieu:

"Lorsque l'Eternel eut achevé de parler à Moïse sur la montagne du Sinai, il lui donna les deux Tables du témoignage, tables de pierre, écrites du doigt de Dieu¹⁰." (La Bible, Exode 31, 18)

Il faut argumenter de toutes les façons possibles pour prouver que les textes fondamentaux disent la Vérité. Celle-ci est donc toujours représentée comme venant d'en haut (cf. Figure 8). L'idée que l'on écrit sous la dictée de Dieu

¹⁰ On peut aussi se reporter à l'Exode 32, 16 ou à l'Exode 34, 1 pour voir que la Bible précise que les Tables furent écrites par Dieu. Ces passages, cependant, ne parlent pas du doigt de Dieu. De plus, dans l'Exode 34, 27 ("L'Eternel dit à Moïse: Ecris ces paroles."), une ambiguïté est introduite: on ne sait pas si les Tables furent écrites par Moïse, sous la dictée de Dieu, ou par Dieu directement.

s'installait alors pour vivre longtemps (cf. Annexe 6.2). Le travail des lettrés n'était donc pas un travail de création mais "seulement" d'organisation:

"Il s'agit (...) non pas d'inventer, mais d'apprendre ce qui a été découvert auparavant par les hommes sages et les sages ne sont pas les créateurs des arts qu'ils ont transmis; ils les ont trouvés, créés par Dieu, dans les choses mêmes (...), l'œuvre personnelle ne peut être qu'une œuvre d'organisation et de transmission." (Bréhier E., 1971, p. 46)

Figure 8: Saint Matthieu, *Book of Lindisfarne*, fin du VII^{ème} siècle

Saint Matthieu écrit, placé juste en dessous d'un ange, l'inspirateur de sa pensée.

(© in Nordenfalk C., 1995, p. 35 / Londres, British Museum, Cotton MS. Nero D. IV, F. 25 verso)

- Le livre est un accès à la parole de Dieu. Les lettrés écrivent sous sa dictée et ne font pas acte de création mais seulement d'organisation.

4.2 Les premiers outils désignent et renvoient à la Vérité biblique

L'organisation du livre s'installe d'abord dans la Bible pour montrer l'ordre divin, dicté par Dieu. Les premiers outils qui mettent en œuvre cet ordre sont la capitulation et les tables de concordance (cf. Figure 9) qui apparaissent dès le III^{ème} siècle.

"Contrairement à ce que leur nom pourrait laisser entendre, ces dernières (les capitulations) n'étaient pas des listes de chapitres. Il s'agissait plutôt de résumés des matières (les sujets ou *capita*) joints aux livres bibliques manuscrits." (Mary A., 1989, p. 95)

La fonction de la capitulation est sans doute à rapprocher de celle de l'actuelle table des matières analytique. En effet, elle constitue une sorte de liste de sujets destinée à localiser plus aisément le passage recherché tout en offrant un résumé. La fonction des tables de concordance est à rapprocher, elle, de celle des tables des matières modernes. En effet, son but est de mettre en correspondance les versions, présentées par les quatre Évangélistes des péripécies de la vie du Christ. Autrement dit, cet outil de lecture met en correspondance des parties précises du texte avec les pages où elles se trouvent.

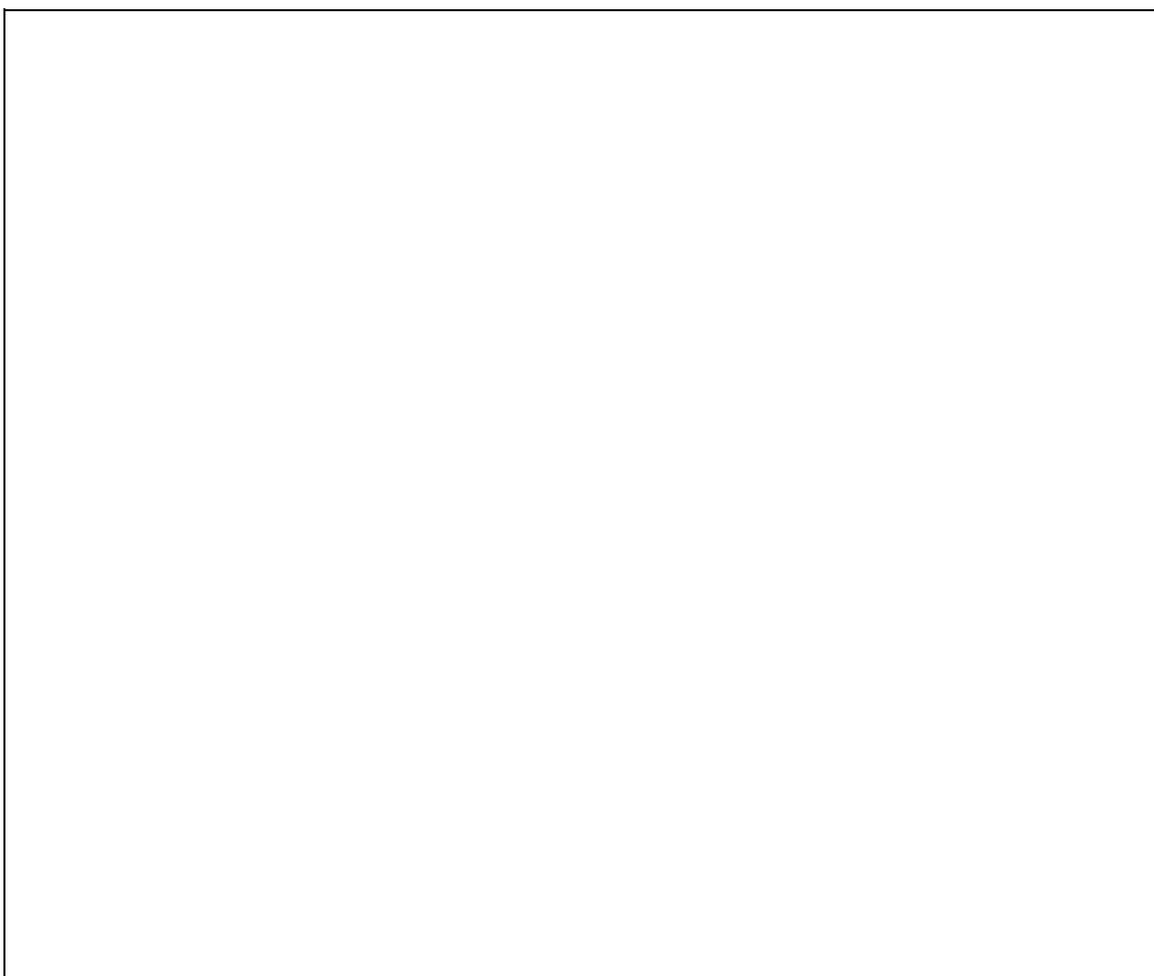


Figure 9: Canons de concordance d'Eusèbe de Césarée, VI^{ème} siècle

Correspondance des quatre Évangiles établie par Eusèbe de Césarée au III^{ème} siècle. Cet extrait d'un manuscrit du VI^{ème} siècle (Vatican, Bibliothèque apostolique, Vat. Lat. 3806, Folio 2, verso), montre ainsi ce premier système de renvois mis en place pour permettre de comparer les quatre textes de Saint Matthieu, Saint Marc, Saint Luc et Saint Jean (de gauche à droite). Ces tables accompagnent les manuscrits évangéliques jusqu'au XIII^{ème} siècle, avant d'être remplacées par des outils plus élaborés.

(© in Nordenfalk C., 1995, p. 17)

Simultanément, au IIIème siècle donc, l'index apparaît au travers de la constitution de listes des textes reconnus par l'Eglise. On retrouve ici l'idée du doigt de Dieu qui montre la Vérité (cf. Figure 10). L'Eglise établit des listes pour désigner ce qu'elle considère comme étant les textes vrais, par exemple le catalogue de Damase constitué après le Concile de 382 (Johannot Y., 1994, p. 63). Par extension, l'index voudra aussi dire plus tard la liste des textes interdits (*index librorum prohibitorum*).

"Le texte le plus célèbre est le fameux *Décret gélasien* (ce décret distingue les écrits apocryphes des canoniques) qui fournit la liste des livres à proscrire, illustre prédécesseur de l'Index du Saint-Office. (...) Il fit disparaître de la circulation ouvrages et auteurs qui figuraient sur sa fameuse liste ou Index." (Hamman A.-G., 1985, p. 75)

Figure 10: Le Christ tient le Livre et le montre de son index, 1495

Le geste du Christ, désignant le Livre que tout le monde identifie comme étant la Bible, est impératif: ici est la Vérité; voici la direction à suivre. C'est à des centaines d'exemplaires que l'on retrouve une telle représentation du codex dans l'iconographie médiévale.

(© in Johannot Y., 1994, p. 66 / W. Rolewinck, *Fascicule Temporum*, 1495)

Il faut signaler aussi le décret papal de 1142 qui, au Concile de Sens, condamne Abélard à l'emprisonnement et à une mort symbolique: la destruction de ses livres. L'Eglise lutte contre lui parce qu'il utilise des textes païens (Aristote, Virgile et Cicéron) pour commenter des textes religieux. Elle refuse ainsi de remettre en question la sacralité des textes canoniques et de donner le statut qu'ont les textes religieux aux textes païens. L'ordre divin est immuable. Guillaume, Abbé de St Thierry, explique très bien, en mars 1140, pourquoi Abélard mettait le dogme en danger:

"Il traite de l'écriture Sainte comme il faisait la dialectique. Ce ne sont

que personnelles inventions, que nouveautés annuelles. Il est le censeur et non le disciple de la foi, le correcteur et non l'imitateur des maîtres autorisés." (Johannot Y., 1994, p. 99)

La Bible impose donc son ordre qui, pour être mis en valeur et devenir accessible, fait apparaître des outils de lecture qui évoluent plus tard dans tous les livres:

"L'histoire des index, tables de matières et autres systèmes permettant à un lecteur de trouver une référence dans un livre donné commence à proprement parler à la fin du XII^{ème} siècle ou au début du XIII^{ème} et, sans nul conteste, en France. Toutefois, c'est dans le monde méditerranéen au début de l'ère chrétienne que l'on peut situer l'impulsion qui a conduit à la création de tels outils ainsi que les premiers systèmes inventés dans un but similaire." (Mary A., 1989, p. 95)

L'influence du dogme chrétien est donc très importante dans le développement de la structuration du livre et des outils de lecture qui la mettent en place. Il ne faut cependant pas croire pour cela que les textes diffusés par l'Eglise constituent la seule source de l'organisation initiale du livre et des changements intervenus dans le travail des intellectuels européens du Moyen Age.

Une étude plus complète de cette évolution des outils de lecture trouverait sans doute d'autres origines à ces transformations dans les travaux des Grecs et des Arabes, en particulier à partir du moment où ils sont découverts, ou redécouverts, grâce à de grands traducteurs comme Averroès (XII^{ème} siècle) et diffusés en Europe, après avoir transités par l'Espagne.

- Le dogme chrétien influence énormément la naissance des outils de lecture qui ont alors pour fonction de montrer l'ordre divin immuable.
- La capitulation et les tables de concordance apparaissent au III^{ème} siècle et sont à rapprocher de la table des matières actuelle.
- L'index apparaît aussi au III^{ème} siècle, au travers de la constitution de listes des textes reconnus par l'Eglise.

4.3 Des livres structurés pour comprendre et défendre la foi

De plus en plus dominée par les subtilités dialectiques mises au service de la théologie, l'école du Moyen Age, donne à l'homme des moyens pour atteindre ce qui était considéré alors comme le but suprême du savoir: l'entendement de la foi et sa défense. En particulier, à partir du XI^{ème} siècle, une grande quantité de sommes, de compilations, d'encyclopédies¹¹, de traités didactiques, de

¹¹ Au cours des années 1100, paraissent, par exemple, "les *Livres des Merveilles*, composés et présentés comme des exégèses, des compléments ou des imitations de la si fameuse "lettre du prince Jean" qui disait, sous la plume d'un prince mongol chrétien, les beautés et les richesses de ces pays; forgée de toutes pièces, elle eut, chez les clercs mêmes et les compilateurs un retentissement considérable." (Heers J., 1983, p. 323)

bestiaires, de manuels et même de dictionnaires sont produits. Avant tout, ils s'appuient sur des autorités, sur des traditions et, à aucun moment, ne cherchent à contredire ou à mettre en doute les vérités admises.

Déjà, entre les V^{ème} et XI^{ème} siècles, les florilèges¹² naissent avec l'importance accordée à l'argument d'autorité. La tradition est normative pour interpréter l'Écriture et les controverses théologiques exigent un continuel recours aux Pères de la foi. À partir du V^{ème} siècle, l'autorité des Pères devient une arme importante dans la discussion; les partis en opposition se bombardent de citations patristiques. Hamman donne quelques exemples de ces florilèges dogmatiques (Hamman A.-G., 1985, pp. 124-126):

- le *Doctrina Patrum de incarnatione Verbi*, d'un certain Anastos (écrite au VII^{ème} ou au VIII^{ème} siècle);
- les *Sentences* et le *Livre des étincelles* d'Isidore de Séville, (vers 560 - 636);
- le *Liber exhortationis* de Paulin d'Aquilée (730 - 802);
- le *Livre des vices et des vertus* d'Alcuin (v. 735 - 804);
- le *Diadème des moines* de Smaragde (postérieur à 817).

Figure 11: Enfant lisant son alphabet sous la menace du fouet, 1445 env.

Ce détail d'une page du *Fons memorabilium universi* de Dominicus de Bandinis d'Arezzo, édité sans doute à Cologne, montre tout à la fois que, au milieu du XV^{ème} siècle, l'alphabet s'est répandu et que les enfants utilisent toujours, à cette époque, des rouleaux dans les salles de classe.

(© Bodleian Library, Balliol College, MS. 238E, Fol. 50v.)¹³

Il peut s'agir en particulier d'une véritable somme sur Dieu, sur l'homme, sur les

¹² Les florilèges sont des recueils de textes destinés à être mémorisés et permettant de retrouver facilement les passages recherchés.

¹³ Bodleian Library, Balliol College, MS. 238E, Fol. 50v., <http://rsl.ox.ac.uk/imacat/img0003.jpg>

vices et les vertus. Notons que les florilèges peuvent être écrits à l'intention de ceux qui sont éloignés de toute bibliothèque et qu'ils s'orientent vers deux directions: plus didactique ou plus spirituelle. Nous avons donné des exemples de l'orientation spirituelle ci-dessus.

En ce qui concerne une utilisation plus didactique, des recueils comme les lieux communs sont aussi utilisés dans les classes, déjà durant l'Antiquité classique¹⁴ et jusqu'au XII^{ème} siècle, dès le niveau de l'enseignement primaire. Ces compilations sont basées globalement sur la même organisation que les florilèges. Elles rassemblent des citations, des maximes, des idées générales qu'ils organisent autour de certains thèmes: les lieux communs.

"L'enfant apprenait à écrire en recopiant des formules comme: "Travaille bien, petit, sinon le fouet!" (...) Ces sentences se ramènent à un certain nombre de thèmes, *topoi*, à des idées générales, de portée universelle et éternelle, les lieux communs." (Hamman A.-G., 1985, p. 127)

- Entre les V^{ème} et XI^{ème} siècles, diverses sortes de compilations structurées apparaissent. Leurs structures mettent en avant les Pères et les vérités admises.
- Les lieux communs, d'un usage plus didactique, sont répandus dans les classes. Ils sont organisés autour de thèmes généraux.

4.4 L'ordre alphabétique remet en cause l'ordre divin

L'organisation de ces listes de phrases et de citations autour de thèmes jugés dignes d'intérêt comporte un désavantage important. Elle demande, pour retrouver une citation, un effort de mémorisation. Celui-ci est d'autant plus grand que la liste des lieux communs est longue. De plus, l'effort de compréhension du choix des lieux communs, et des liens logiques existant entre eux, est d'autant plus grand que ceux-ci sont nombreux.

Ainsi, tandis que ces recueils sont écrits pour permettre un accès facile à de très nombreux passages d'auteurs reconnus, le rôle de la mémoire dans la mise en œuvre des recherches que l'on peut effectuer avec eux est encore trop important. Une autre méthode de classification va alors naître pour tenter de pallier les déficiences de la mémoire comme instrument principal de recherche d'information: l'ordre alphabétique (cf. Figure 11). Il est utilisé pour la première fois de manière systématique dans *'Elementarium Doctrinae Erudimentum* de Papias qui, en compilant ce dictionnaire au milieu du XI^{ème} siècle, fait vraiment figure de précurseur pour l'organisation de glossaires et de lexiques.

"Dans le prologue du recueil, l'auteur donne, pour la première fois, les règles d'un classement alphabétique systématique. Son système ne fera malheureusement pas école à son époque et il faudra attendre plus d'un siècle pour retrouver ses principes de classement." (Cavallo G., 1997,

¹⁴ Les origines de lieux communs se trouvent chez Aristote et Quintilien.

pp. 132-133)

Comme le suggère Cavallo, l'utilisation de l'ordre alphabétique ne s'est pas généralisé du jour au lendemain. En effet, l'alphabet n'est adopté au départ que par une minorité de lettrés, dont Papias, et dans certains ouvrages datant du XIII^{ème} siècle. Cela peut paraître étrange aujourd'hui qu'un système de classification aussi pratique, n'ait pas connu un succès immédiat. Il faut cependant se replacer dans le contexte de cette fin du XII^{ème} siècle où apparaît l'ordre alphabétique. On le considère de fait comme une antithèse de la raison et de l'univers harmonieux, aux parties liées entre elles, que Dieu avait créés.

D'une part, l'érudit doit discerner ces rapports rationnels - de la hiérarchie, de la chronologie, des similarités et des différences - et les refléter dans ses écrits. Adopter l'ordre alphabétique c'est alors abdiquer devant cette responsabilité. De plus, si on applique cette idée aux recueils théologiques et liturgiques, cela signifie que l'on peut enseigner selon l'ordre du texte biblique, mais prêcher d'une autre manière. Utiliser l'ordre alphabétique revient aussi à reconnaître tacitement que chaque utilisateur d'un ouvrage peut recourir à un ordre personnel, différent de celui d'autres utilisateurs, de l'auteur lui-même et de celui des textes canoniques.

- L'ordre alphabétique apparaît au XI^{ème} siècle pour pallier le grand effort de mémorisation nécessaire lors de l'emploi des florilèges.
- L'ordre alphabétique est d'abord considéré comme une antithèse de la raison et de l'univers harmonieux créé par Dieu.

5. LES OUTILS DE LECTURE POUR FACILITER L'ACCES

5.1 L'émergence des outils de lecture modernes

Une foule de divisions et de repères existent dans le livre dès les balbutiements du codex (cf. section 3.2). Ils se différencient cependant des outils de lecture modernes dans la mesure où ils ont des formes très disparates et où, surtout, comme on l'a vu pour l'*incipit*, l'*explicit*, les réclames et les signatures, ils ne montrent pas forcément le souci de mettre ces outils au service du lecteur en reliant l'organisation du support matériel avec l'organisation conceptuelle des contenus.

Ce pas semble être franchi au XII^{ème} siècle¹⁵ lorsque les lettrés et les producteurs de livres utilisent d'une façon généralisée, les outils de lecture, déjà

¹⁵ "Il est impossible de situer avec précision le moment auquel chacune de ces techniques fut adoptée de façon générale; néanmoins, leur emploi était devenu la norme aux environs de 1220." (Mary A., 1989, p. 98)

apparus antérieurement, pour faciliter aux lecteurs l'accès aux contenus et plus uniquement pour résumer ceux-ci (Mary A., 1989, p. 98). Ces innovations dans la présentation des pages manuscrites deviennent alors certainement les auxiliaires les plus utiles de l'étude au XII^{ème} siècle.

(XI et XII^{ème} siècles) "Guibert de Nogent divisait avec soin ses œuvres en chapitres¹⁶ pour en faciliter la consultation privée." (Cavallo G., 1997, p. 152)

C'est bien le souci que révèle l'attitude de Vincent de Beauvais lorsque, vers 1244, il fait paraître son célèbre *Speculum Maius*. Dans la première édition de son encyclopédie, pour faciliter l'accès aux contenus, il constitue le premier livre sous la forme d'une large table des matières dont il dit lui-même:

"Ce premier livre, que nous avons entre les mains maintenant, est l'index de toute l'œuvre, et comme la lanterne qui l'éclaire; il est la route à travers la matière de tous les livres, il montre l'ordre, afin qu'il apparaisse plus clairement au lecteur en quel chapitre de quel livre il trouvera ce qu'il cherche, et qu'il n'y ait pas d'effort perdu." (cité dans Paulmier-Foucart M., 1991, p. 222)

De même les lettrés commencent à consacrer une attention toute particulière à la présentation graphique de l'information qu'ils considèrent comme un outil pédagogique. Ainsi, Hugues de Saint-Victor, dans son *De tribus maximis circumstantiis gestorum*, conseille aux écoliers:

"de fixer leur regard sur le livre, et de mémoriser la couleur, la forme des lettres comme autant d'indications de la mise en page des informations spécifiques du texte. Pour lui, l'interaction visuelle entre le lecteur et le livre faisait partie intégrante de l'étude." (Cavallo G., 1997, pp. 148-149)

- Les outils de lecture modernes émergent à la fin du XII^{ème} siècle lorsque les outils de lecture, apparus antérieurement, sont utilisés pour faciliter aux lecteurs l'accès aux contenus et plus uniquement pour résumer ceux-ci.

5.2 Une confusion entre l'index et la table des matières

On peut noter dans une citation précédente, datant du milieu du XIII^{ème} siècle, que Vincent de Beauvais parle de la table des livres de son ouvrage encyclopédique en disant: "c'est l'index de toute l'œuvre". Ainsi, tandis que la fonction de la capitulation se transforme, passant du rôle de résumé à celui de mode d'accès, et devient donc une table des matières, elle n'est pas encore distinguée clairement de l'index. Dans la référence que fait Hamman à l'un des ouvrages de Saint Augustin, datant du IV^{ème} siècle, on remarque cette même ambiguïté qui est donc ancienne. Nous retrouvons cette même confusion jusqu'au XVIII^{ème} siècle.

"La division en chapitres et en paragraphes n'est guère usitée chez les

¹⁶ "Jusqu'au XI^{ème} siècle, de nombreux codex, comme les anciens rouleaux, ne connaissent pas de subdivision inférieure au chapitre." (Cavallo G., 1997, p. 159)

Anciens. Ils préfèrent placer de courts sommaires en marge, que nous appelons manchettes. Augustin a rédigé ces sous-titres pour son *Traité de la Trinité*. Négligés par les éditeurs, ils ont été retrouvés dans un manuscrit du Mont-Cassin. Cette table de titres était placée en tête (parfois en fin) du livre; elle se nommait *elenchus* ou *index*." (Hamman A.-G., 1985, p. 49)

Nous faisons l'hypothèse que cette confusion provient d'un rôle primordial unique de ces deux outils dans les textes des exégètes. Le livre et donc tout ce qui le compose - ses contenus et ses outils - montrent la vérité, l'ordre divin. L'index de l'Eglise rassemble une liste d'auteurs et de sujets canoniques: il désigne donc la vérité (ou l'interdiction). La table des matières dévoile l'organisation de cette vérité. Tous deux montrent donc la vérité, sous des facettes différentes.

- Il existe une confusion entre index et table des matières. Son origine est ancienne et elle dure longtemps.
- Sans doute provient-elle d'un rôle primordial unique de ces deux outils: montrer la vérité dans les textes des exégètes.

5.3 Une lecture fragmentaire amène les outils de lecture modernes

D'un point de vue plus général, une question importante reste en suspens. Pourquoi les outils de lecture mettent aussi longtemps à être utilisés largement et de façon systématique avec la fonction d'accès des outils de lecture modernes?

Durant la majeure partie de la période que nous considérons maintenant, la lecture ne doit pas être rapide; elle doit approfondir les commentaires des autorités. C'est la lecture divine (*lectio divina*) dont parle Benoît de Nursie au V^{ème} siècle (Bechtel G., 1992, p. 99). Ce n'est pas seulement la diffusion du livre, presque exclusivement interne aux monastères, qui limite son rôle¹⁷. C'est la fonction qui lui est attribuée qui reste très longtemps cantonnée à une utilisation presque exclusive: se pénétrer des Saintes Ecritures (cf. section 2.2). Le but de la lecture, aussi curieux cela peut-il paraître, n'est pas de comprendre le texte lu, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais de le mémoriser. Et il faut longtemps avant qu'un renversement s'opère et instaure le lecteur normal comme celui qui cherche à comprendre.

"Robert de Melun (XII^{ème} siècle) dans le prologue des *Sententiae* distingue celui qui se contente de lire à haute voix le texte d'autrui (*recitator*) du lecteur normal (*lector*) qui lit un texte en essayant d'en saisir le sens. (...) Cela montre bien comment la mémoire exercée des hommes du Moyen Age leur permettait de retenir un grand nombre de

¹⁷ Le livre est par exemple utilisé très tôt comme support didactique dans les classes à l'intérieur des monastères.

textes sans en comprendre nécessairement le sens." (Cavallo G., 1997, p. 131)

Une compréhension directe, rapide, du texte lu ne fait donc pas partie des besoins initiaux des lettrés. Puisque la littérature est préservée dans les monastères (cf. Figure 12), une lecture plus rapide n'offre aucun avantage particulier du fait que la tradition écrite encourage essentiellement des besoins liturgiques et de dévotion. Peut-être, peut-on aller jusqu'à dire que l'on n'a presque pas besoin, jusque là, d'outils de lecture facilitant l'accès à une partie précise du livre puisque, de toutes façons, on lit tout le livre, du début à la fin, pour le mémoriser, en grande partie du moins? C'est la mémoire qui reste l'outil privilégié d'une recherche.

"L'image de l'école idéale du XII^{ème} siècle se retrouve dans l'enseignement du grand Bernard de Chartres: la lecture inlassablement répétée des grands textes, ces textes que l'on apprend par cœur, dans une familiarité de chaque jour, que l'on répète et que l'on médite sans relâche, dont on fait la substance de son âme." (Garin E., 1968, p. 57)

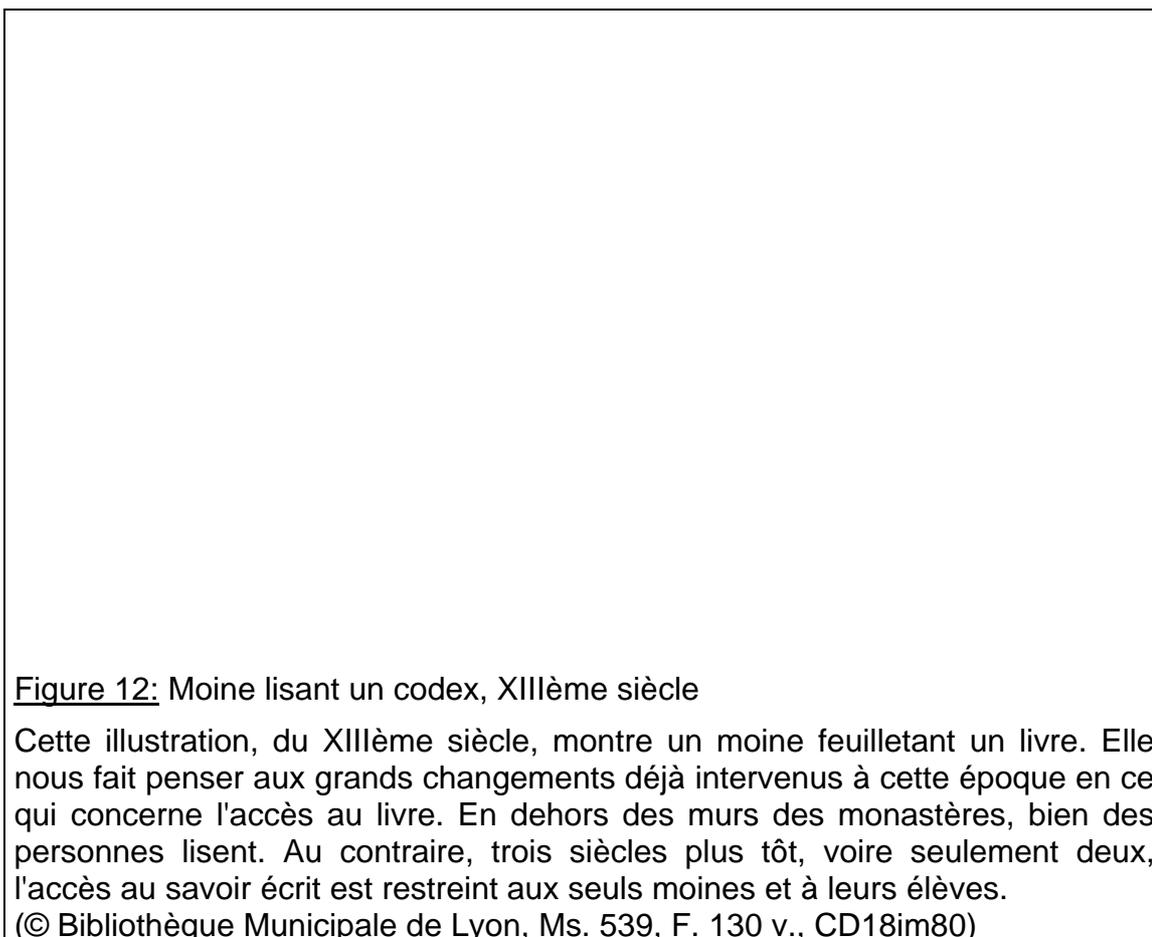


Figure 12: Moine lisant un codex, XIII^{ème} siècle

Cette illustration, du XIII^{ème} siècle, montre un moine feuilletant un livre. Elle nous fait penser aux grands changements déjà intervenus à cette époque en ce qui concerne l'accès au livre. En dehors des murs des monastères, bien des personnes lisent. Au contraire, trois siècles plus tôt, voire seulement deux, l'accès au savoir écrit est restreint aux seuls moines et à leurs élèves. (© Bibliothèque Municipale de Lyon, Ms. 539, F. 130 v., CD18im80)

"L'idéal d'érudition monastique reposait sur la compréhension et l'assimilation profondes d'un texte. Dans ce milieu, les érudits devaient faire grandement appel à la mémoire pour retrouver l'information

nécessaire. D'où le développement d'outils mnémoniques et non d'index." (Mary A., 1989, p. 96)

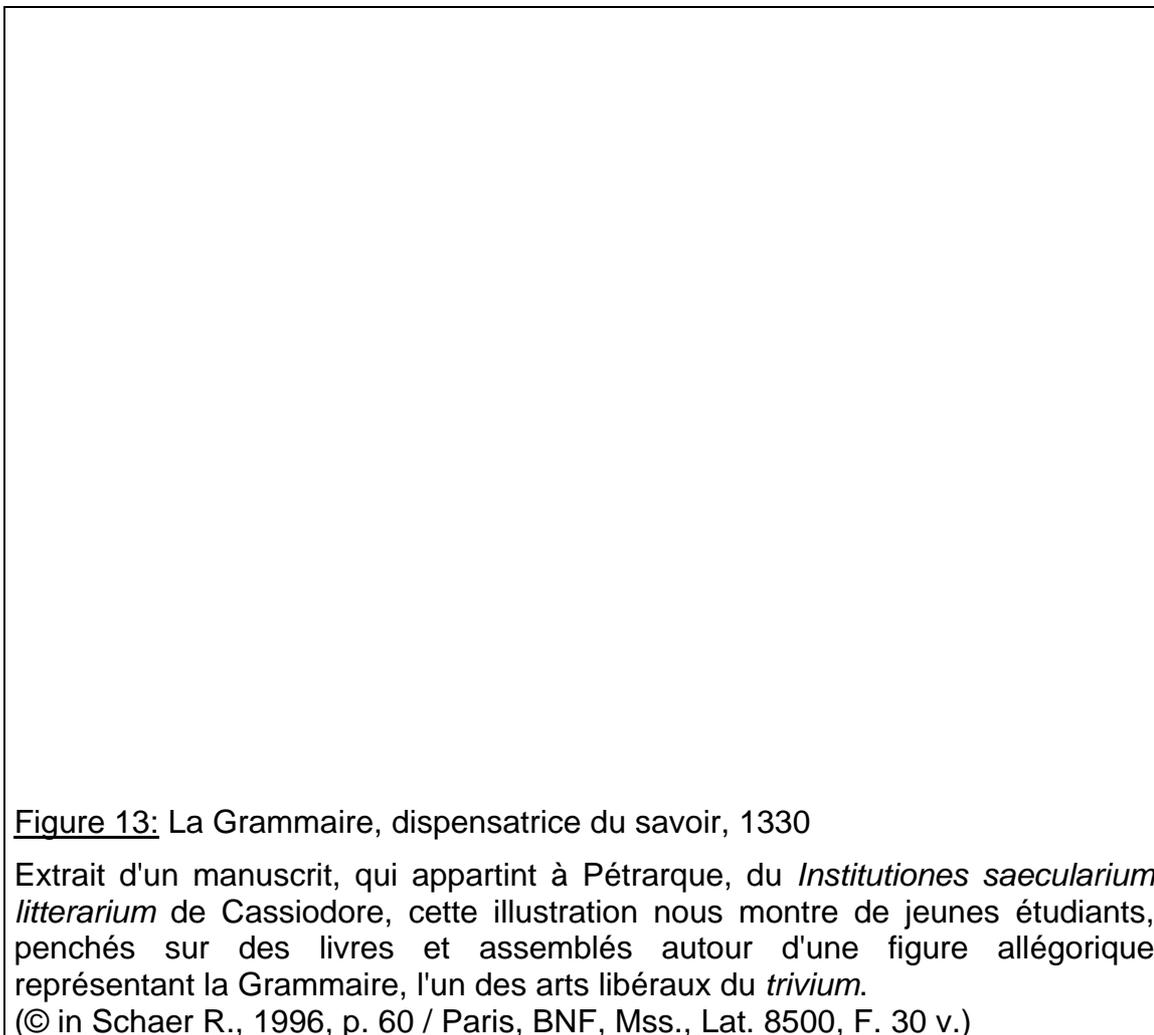


Figure 13: La Grammaire, dispensatrice du savoir, 1330

Extrait d'un manuscrit, qui appartient à Pétrarque, du *Institutiones saecularium litterarium* de Cassiodore, cette illustration nous montre de jeunes étudiants, penchés sur des livres et assemblés autour d'une figure allégorique représentant la Grammaire, l'un des arts libéraux du *trivium*.
(© in Schaer R., 1996, p. 60 / Paris, BNF, Mss., Lat. 8500, F. 30 v.)

Mais la mémoire trouve ses limites naturelles au XII^{ème} siècle avec l'expansion de la scolastique médiévale et le développement des écoles (cf. Figure 13) qui changent radicalement les besoins des érudits. Ils s'appuient alors, pour leurs recherches, sur la présentation de l'ouvrage et de la page manuscrite. Les systèmes qu'ils emploient dans ce but ne sont pas nouveaux; nous en avons vu précédemment de nombreux. Mais ce qui le devient, par contre, c'est leur application systématique et de plus en plus perfectionnée pour remplacer l'outil unique de la mémoire.

"On peut ne pas se rappeler ce que l'on a pas lu, et l'on peut fort bien vouloir trouver un passage sans lire le texte dans son entier. En effet, les principaux ouvrages du XII^{ème} siècle - la *Glose*, le *Decretum*, les *Sentences* - étaient en eux-mêmes des moyens de recherche. (...) Ces compilations représentaient par bien des côtés un nouveau genre de littérature: ce n'étaient pas, en particulier, des ouvrages de réflexion, mais des outils permettant de trouver une information spécifique." (Mary

A., 1989, p. 96)

Simultanément, cette époque correspond aussi à une prise de conscience de l'acte de lire. La lecture ne se conçoit plus désormais sans une certaine organisation et il existe un besoin de comprendre la méthode suivie pour aborder la lecture d'un texte. Le premier traité sur *L'Art de lire* est rédigé par Hugues de Saint-Victor au XII^{ème} siècle. C'est le *Didascalicon* qui met ainsi en avant le rôle fondamental que la lecture va jouer dans l'enseignement. Cette lecture scolastique rapide bouscule la méthode monastique axée sur une compréhension lente et rigoureuse de l'ensemble de l'écriture.

"Il faut que le lecteur puisse trouver facilement ce qu'il cherche dans un livre, sans avoir à feuilleter les pages. Pour répondre à cette exigence, on commence donc à établir des divisions, à marquer les paragraphes, à donner des titres aux différents chapitres, à créer des concordances, des tables et des index alphabétiques qui facilitent la consultation rapide d'une œuvre et le repérage de la documentation nécessaire." (Cavallo G., 1997, pp. 125-126)

Nous nous trouvons à l'aube de la seconde période que nous avons définie dans l'histoire des outils de lecture du livre. Ceux-ci vont se développer au bénéfice d'une lecture fragmentaire qui ne signifie pas lecture superficielle et privée de sens. Au contraire, elle signifie d'abord une volonté de compréhension du texte. Elle signifie aussi la comparaison approfondie, rendue possible notamment grâce aux outils de lecture, de plusieurs sources différentes d'information. C'est un véritable renversement qui s'effectue puisque l'acquisition du savoir devient alors plus importante que la dimension spirituelle, plus importante que la référence à une source "unique": la Bible et ses exégèses.

- La lecture monastique repose sur un approfondissement du texte dans le but de mémoriser son ensemble. C'est la fonction attribuée majoritairement à la lecture jusqu'au XII^{ème} siècle.
- L'utilisation de la mémoire comme outil principal de recherche et d'accès à l'information cantonne les autres outils de lecture mis en place (capitulation, index) à un rôle moins important.
- La lecture scolastique et l'enseignement, qui se développent énormément dès le XII^{ème} siècle, instaurent une lecture rapide et fragmentaire qui montrent les limites de la mémoire comme outil de lecture.
- L'organisation de la page et les outils de lecture (capitulation, index) prennent alors leur fonction moderne: aider le lecteur à trouver un passage précis et lui éviter de tout lire.